

LETTRES OUVERTES : L'ANTISEMITISME À NICE, UN MAL QUI RONGE NOTRE VILLE



www.nagapanik.fr

2025

Chers concitoyens, chers responsables politiques,

En tant que structure engagée dans la culture, l'art, le journalisme, l'inclusion sociale et la promotion de la diversité, nous nous devons de vous alerter sur une réalité alarmante qui gangrène notre belle ville de Nice : la résurgence inquiétante de l'antisémitisme.

Lors de nos ateliers, et tout simplement en vivant à Nice, nous avons été témoin de témoignages bouleversants de victimes d'actes antisémites. Ces récits ne sont pas des cas isolés, mais reflètent une tendance préoccupante qui s'intensifie, ici et dans toute la France d'ailleurs. Les insultes, les discriminations et les agressions à l'encontre de nos concitoyens juifs se multiplient, créant un climat de peur et d'exclusion. Qu'ils soient juifs ou non d'ailleurs, car nous sommes vraiment dans le prétendu, parfois ne pas être d'accord avec une parole amène à un déferlement d'antisémitisme ou encore une simple apparence.

Il est temps que les pouvoirs publics cessent de se contenter de discours convenus et prennent la mesure de la situation. Les belles paroles et les promesses non tenues ne suffisent plus. Il est impératif d'agir concrètement pour enrayer cette montée de la haine.

Cette problématique ne se limite pas à l'antisémitisme. Elle s'étend à toutes les formes de discrimination qui minent notre cohésion sociale. Le racisme, l'homophobie, la xénophobie sont autant de poisons qui divisent notre société. Il est de notre devoir collectif de les combattre.

Pour illustrer l'urgence de la situation, nous vous proposons ce recueil de témoignages de victimes, mettant en lumière le retour de la bête immonde. Ces voix, trop souvent ignorées, doivent être entendues pour que nous prenions conscience de l'ampleur du problème et agissions en conséquence.

Nous vous exhortons à sortir de l'inaction des discours et à mettre en place des mesures concrètes pour promouvoir l'inclusion, l'éducation et le respect de l'autre. Notre avenir commun en dépend.

Avec détermination,

L'équipe de NAGA

Sarah

Je m'appelle Sarah, j'ai 24 ans, et je suis juive. Aujourd'hui, je veux témoigner parce que le silence est un poison. J'ai grandi en pensant que l'antisémitisme appartenait au passé, aux livres d'Histoire. Mais très tôt, j'ai compris que ce n'était pas le cas.

Au collège : l'innocence brisée

J'avais 12 ans quand j'ai entendu pour la première fois le mot « sale juive » dirigé contre moi. Je ne comprenais pas. Qu'est-ce que j'avais fait ? Rien, justement. Un garçon de ma classe l'a dit en riant, et les autres ont suivi. Au début, ce n'étaient que des blagues, des moqueries sur mon nez soi-disant « crochu », sur l'argent. On me demandait si ma famille « contrôlait les banques ». À cet âge-là, on ne sait pas comment répondre. J'essayais de faire semblant de ne pas entendre. Mais ça a empiré. On m'a glissé une pièce dorée sous la table en me disant : « Tiens, c'est pour toi, vous adorez ça, non ? » Certains refusaient de me toucher, « au cas où j'aurais la peste ». J'en ai parlé à un professeur. Il a haussé les épaules : « C'est de l'humour, Sarah. Ne sois pas trop sensible »

Au lycée : la peur

Je pensais que ça s'arrêterait au lycée. Que les gens grandiraient. J'avais tort. Là-bas, l'antisémitisme était plus insidieux, plus violent aussi. Pendant les cours d'Histoire, quand on parlait de la Shoah, certains soupiraient : « Encore ces histoires de Juifs... » Un garçon a murmuré un jour : « Ils auraient dû finir le boulot. » J'étais pétrifiée. Autour de moi, personne n'a réagi. Quand j'ai voulu en parler, on m'a conseillé de ne pas « faire de vagues ». Puis, il y a eu ce moment où j'ai compris que je devais me cacher. Un jour, j'ai porté une étoile de David autour du cou. À la fin de la journée, un mec m'a attrapée par le bras et m'a chuchoté, l'air menaçant à l'oreille : « Enlève ça, ou tu vas avoir des problèmes. » J'ai obéi. Par peur. J'avais 16 ans, et j'avais déjà honte d'être moi-même.

À l'Université : l'exclusion intellectuelle

J'ai choisi d'étudier les Lettres, avec l'espoir de trouver un espace de liberté et de réflexion. Mais même là, l'antisémitisme m'a poursuivie. Dans les débats en cours, j'ai compris que si je révélais mon identité, je serais cataloguée. On parlait du conflit israélo-palestinien, et j'entendais des raccourcis glaçants : « Les Juifs sont des bourreaux. » J'ai vu des professeurs tolérer des discours à la limite du négationnisme. J'ai vu des camarades qui prônaient la tolérance fermer les yeux quand c'était mon peuple qui était ciblé.

Quand j'ai osé dire que certaines paroles étaient antisémites, on m'a accusée d'être paranoïaque. « Tu exagères », « Tu vois de l'antisémitisme partout », « C'est juste une critique politique ». Mais non. Quand on me dit que les Juifs contrôlent tout, qu'ils sont responsables des guerres, qu'on les a trop plaints... ce n'est pas politique. C'est de la haine. Un Professeur m'a soutenu, mais à la rentrée suivante, c'est lui qui n'était plus là. Me défendre lui a coûté sa place.

Pourquoi je témoigne

J'ai longtemps cru que si je me taisais, si je faisais profil bas, ça passerait. Mais non. L'antisémitisme ne disparaît pas quand on ferme les yeux. Alors je parle. Pour que celles et ceux qui vivent la même chose sachent qu'ils ne sont pas seuls. Pour que ceux qui minimisent comprennent que leurs mots, leur silence, leur indifférence sont une part du problème.

Je veux qu'on écoute, qu'on ouvre les yeux. L'antisémitisme n'est pas une chose du passé. Il est là, aujourd'hui, dans nos écoles, nos universités, nos rues. Et il est temps d'agir.

Samuel

Je m'appelle Samuel, j'ai 37 ans, je suis fonctionnaire dans les services techniques de la Ville de Nice, et je suis juif. Aujourd'hui, je prends la parole parce que je n'en peux plus. Parce que depuis des années, je vis l'antisémitisme presque tous les jours, et qu'on me dit toujours la même chose : « Laisse couler », « C'est juste de l'humour », « Ne sois pas parano ». Mais moi, je vis avec ça tous les jours. Alors aujourd'hui, j'ai décidé d'en parler.

L'enfer au travail

Quand je suis arrivé à la mairie, j'étais fier. Fonctionnaire, un boulot stable, l'envie de bien faire. Mais très vite, j'ai compris que pour certains, j'étais juste « le Juif ». Je n'avais pas mis d'étiquette sur mon front, mais ça s'est su. Et à partir de là, tout a changé.

Tous les matins, en arrivant, j'ai droit au même « accueil » :

- « Tiens, voilà Rothschild, ça va l'oseille ? »

- « Tu nous as ramené du pain azyme, Sam ? Ah non, c'est vrai, tu le gardes pour toi, hein ! »

- « Fais gaffe, les pièces de la caisse, on les compte avant que tu passes ! »

Ça, c'est la version soft.

Le pire, c'est les « blagues » à la Dieudonné. Tous les jours, j'y ai droit. Imitation de sa voix, citations en boucle : « Shoananas » et sa variante niçoise « Shoanance », « On en a marre de ces histoires de Juifs », « Faurisson a raison ». Un jour, un collègue a fait une quenelle en me regardant droit dans les yeux, l'air de dire « Tu peux rien faire. » Ensuite pendant des mois, on m'a accueilli au travail par ce geste... pour rigoler...

J'ai essayé d'en parler à ma hiérarchie. Réponse ? « Évite de te prendre la tête pour ça, c'est du second degré. » Du second degré ? Donc quand on me glisse « Faudrait finir le boulot » en riant, c'est de l'humour ?

L'isolement et la peur

Le pire, ce n'est même pas les insultes. C'est le silence des autres. Ceux qui entendent, qui baissent les yeux, qui ne disent rien. Parce que ça ne les concerne pas, parce qu'ils ne veulent pas de problèmes. À la pause café, je suis toujours seul. On ne m'invite pas aux repas, aux pots de départ. Je suis mis à l'écart, comme si j'avais une maladie contagieuse.

J'en suis arrivé à un point où j'ai peur d'aller bosser. Chaque matin, je me demande ce qu'ils vont inventer aujourd'hui. J'ai pensé à démissionner. Mais pourquoi ce serait à moi de partir ? Pourquoi ce serait au Juif de se taire ?

Pourquoi je témoigne

Je témoigne parce que ça suffit. Parce que l'antisémitisme au travail, ça existe, et que personne ne veut en parler. Parce que moi, je refuse de me taire.

À tous ceux qui subissent ça : vous n'êtes pas seuls. À ceux qui ferment les yeux : votre silence fait partie du problème.

L'antisémitisme n'est pas une « opinion » ce n'est pas une « blague », ce n'est pas du « second degré ». C'est un poison, et moi, j'en crève un peu plus chaque jour.

Emmanuel

Je m'appelle Emmanuel, j'ai 43 ans, je suis artiste et président d'une association à Nice. Je consacre ma vie à l'art, à la transmission, à la culture. Je devrais parler ici de création, d'échanges, de projets. Mais non. Aujourd'hui, je témoigne pour dénoncer l'antisémitisme que je subis, un antisémitisme qui gangrène tout, des institutions aux mentalités.

L'humiliation institutionnalisée

Chaque année, comme toute association culturelle, nous déposons des demandes de subventions. Et chaque année, la réponse est la même : « Rien pour un juif comme vous. » Parfois, c'est dit avec un sourire hypocrite, parfois à demi-mots, mais le message est clair. J'ai vu des projets bien moins solides que les miens être financés sans discussion. Mais pour moi, il y a toujours une raison de dire non. Une fois, un élu m'a lancé, avec un rictus : « Faites appel à votre communauté, non ? Vous avez les moyens, vous autres. » Et ce mépris ne vient pas que d'en haut. Lorsqu'on organise des événements, il y a toujours quelqu'un dans la salle pour lâcher : « Y'en a marre des youpineries. » Comme si l'art, dès qu'il porte une signature juive, devenait insupportable. Comme si notre simple existence était un affront.

La rumeur infâme

Et puis, il y a ce qui dépasse l'entendement. Depuis quelque temps, une rumeur circule. Une version niçoise de la vieille rumeur d'Orléans, cette fable antisémite sordide qui prétendait que des jeunes femmes disparaissaient dans des boutiques tenues par des Juifs. Ici, à Nice, certains disent que des jeunes filles entrent dans mon association... et disparaissent en passant par des tunnels cachés dans le Paillon. Oui, vous avez bien lu. En 2025, en France, dans une ville moderne, une rumeur d'un ancien temps refait surface contre un Juif.

Au début, j'ai ri, parce que c'était tellement absurde. Mais ensuite, j'ai vu les regards changer. J'ai entendu des murmures derrière mon dos. On m'a même demandé, sérieusement, ce que je faisais « réellement » dans mon association. J'ai compris qu'une rumeur, aussi grotesque soit-elle, pouvait devenir un poison mortel.

Et moi, je fais quoi avec ça ? Comment on répond à une absurdité aussi ignoble ?

À bout, mais pas vaincu

Je suis fatigué. Fatigué de devoir me justifier, de devoir prouver mon humanité, ma légitimité, alors que d'autres n'ont même pas à y penser. Fatigué d'être jugé non pas sur mon travail, mais sur mon identité. Je parle aujourd'hui parce que je ne veux plus me taire. Parce que cet antisémitisme du quotidien, rampant et sournois, doit être mis en lumière. Et je dis à ceux qui colportent ces saletés : je suis toujours là. Malgré vos insultes, malgré vos humiliations, malgré vos rumeurs. Vous voulez me faire taire ? Vous voulez me faire disparaître ? Vous voulez que je baisse les bras ?

Raté. Je suis debout. Et je continuerai de créer et de faire pour, par, de, vers et avec les autres.

Jessica

Je m'appelle Jessica, j'ai 27 ans, et j'aurais pu être sportive professionnelle. J'aurais pu vivre de ma passion, porter haut les couleurs de mon pays, représenter mon club, ma ville. Mais je n'ai jamais eu cette chance. L'antisémitisme et les abus dans le sport m'ont brisée avant que je puisse atteindre mon rêve.

L'enfer dans les vestiaires

J'ai commencé la compétition très jeune. J'étais douée, disciplinée, prête à tout donner pour réussir. Mais très vite, j'ai compris que pour moi, le combat ne se jouerait pas seulement sur le terrain. Dans les vestiaires, avant les entraînements, j'entendais déjà les moqueries :

- « Ah, la petite juive est là, fais gaffe à ton sac, elle va tout piquer ! »
- « Tu dois être vachement rapide... normal, vous êtes habitués à fuir, non ? »

J'avais 13 ans.

Quand j'ai voulu réagir, on m'a dit que c'était « de l'humour ». Que je devais apprendre à « avoir de la répartie ». Mais comment on répond à ça, quand on est une gamine ?

L'antisémitisme sur le terrain

En grandissant, ça a empiré. Dans le vestiaire, on me laissait à l'écart. On changeait de sujet quand j'arrivais. Certaines refusaient de s'entraîner avec moi. « Pas envie d'attraper un truc », a murmuré une fille un jour. Sur le terrain, j'ai vécu la violence pure. Des coups donnés « par accident ». Des fautes non sifflées. Des entraîneurs qui faisaient semblant de ne rien voir. Un jour, après une défaite, une coéquipière a lâché : « De toute façon, on aurait dû savoir... On avait une juive dans l'équipe. »

Le coach n'a rien dit. Personne n'a rien dit.

Les abus et le dégoût

Mais l'horreur ne s'est pas arrêtée là. Parce que quand on est seule, isolée, brisée... on devient vulnérable. Un entraîneur l'a bien compris. Il a commencé par des remarques sur mon corps, des « compliments » déguisés. Puis un jour, il a posé ses mains sur moi sous prétexte de corriger un mouvement. J'ai voulu parler, mais on m'a dit :

« Tu veux vraiment qu'on dise que la petite juive fait des histoires ? »
J'ai encaissé. Je me suis tue. Jusqu'au jour où mon corps a dit stop. J'ai quitté le sport. J'ai laissé tomber mon rêve.

Pourquoi je parle aujourd'hui

Parce que je ne veux plus avoir honte. Parce que ce que j'ai vécu, d'autres le vivent encore. Parce que l'antisémitisme dans le sport existe, mais personne ne veut en parler.

J'aurais dû devenir championne. À la place, je me bats juste pour me reconstruire. Mais aujourd'hui, je refuse de me taire. Parce que la haine ne doit plus gagner.

Yohann

Je m'appelle Yohann, j'ai 35 ans, et je suis intervenant scolaire et associatif. Mon travail, c'est d'aider les jeunes à décrypter l'information, à développer leur esprit critique, à ne pas tomber dans les pièges de la désinformation. Je fais ce métier avec passion, avec la conviction que l'éducation est la clé. Mais ces dernières années, j'ai vu quelque chose d'inquiétant se répandre. Quelque chose qui me glace. L'antisémitisme, chez les jeunes, s'ancre et s'amplifie.

Les signes qui ne trompent pas

Quand j'ai commencé à intervenir en collège et en lycée, ou dans des ateliers pour tous les publics, l'antisémitisme était déjà là, tapi sous des « blagues » ou des réflexions maladroites. Mais aujourd'hui, ce n'est plus du tout la même chose. Aujourd'hui, il est assumé, revendiqué.

Quand j'évoque l'importance de vérifier ses sources, il y en a toujours un pour me dire :

- « Ouais, mais les médias, c'est contrôlé par les Juifs, non ? »

Quand on parle d'histoire ou de politique, j'entends des choses comme :

« Les Juifs, ils nous manipulent tous », « On en parle trop de la Shoah, y'a pas eu que ça », « Faurisson, il avait pas complètement tort. »

Et ce n'est pas qu'une question d'ignorance. Certains jeunes, parfois très brillants, me soutiennent ces horreurs avec une certitude absolue, parce qu'ils les ont vues sur TikTok, sur Telegram, dans des vidéos d'influenceurs qui jouent sur le complotisme.

L'explosion des théories du complot

Ce qui me terrifie, c'est à quel point les jeunes sont perméables aux théories antisémites. La vieille rengaine du « Juif puissant et manipulateur » n'a jamais été aussi présente, mais maintenant, elle se diffuse en version 3.0 :

« Les Juifs ont inventé le Covid pour s'enrichir », « La guerre en Ukraine, c'est eux », « Hollywood et les banques, c'est eux. »

Quand je leur demande où ils ont entendu ça, la réponse est toujours la même : « C'est sur Internet, c'est prouvé. » Et quand j'essaie d'expliquer, d'argumenter, je vois des ricanements, des regards fermés, des sourires en coin qui disent : « Il fait partie du système. »

La violence assumée

Mais le plus dur, c'est quand l'antisémitisme devient frontal. Un jour, en plein atelier, un ado m'a lancé : « De toute façon, vous, les Juifs, on vous aime pas. » Je lui ai demandé pourquoi. Il a haussé les épaules, en rigolant : « Parce que c'est comme ça. » Certains me demandent ouvertement si je suis juif, comme un défi. D'autres ne se cachent même plus pour faire des quenelles ou pour dire qu'Hitler « avait peut-être raison sur certains points ».

Pourquoi je témoigne

Parce que l'école est censée être un rempart, et qu'elle est en train de céder. Parce que nous avons laissé le terrain libre à ceux qui propagent la haine. Parce que je vois une génération s'abîmer dans le rejet et la radicalisation, et que trop peu de gens veulent l'admettre. Je parle aujourd'hui parce que je refuse d'être complice par mon silence. Parce que si on n'agit pas maintenant, demain, il sera trop tard.

Rachel

Je m'appelle Rachel, j'ai 70 ans, et je suis née à Nice. Ma famille y vit depuis plusieurs générations. J'ai grandi dans une ville où l'on pouvait être juif sans se cacher, où les communautés coexistaient, où l'on se saluait dans la rue, commerçants, voisins, collègues. Mais cette ville a changé. Année après année, j'ai vu l'antisémitisme revenir, comme une marée montante que personne ne veut voir. Aujourd'hui, je parle parce que ce que j'ai vécu, ce que j'ai vu, doit être dit.

Nice, avant : le vivre-ensemble

Quand j'étais petite, dans les années 60, la communauté juive niçoise était respectée. Nous avions nos synagogues, nos commerces, nos écoles, et tout le monde se connaissait. On achetait notre pain chez le boulanger corse du quartier, notre poisson chez un Italien, et les clients musulmans venaient chez le boucher cacher sans que ça ne pose problème. Dans les années 80, l'atmosphère était encore relativement sereine. Il y avait parfois des petites remarques, des clichés sur « les Juifs et l'argent », mais rien d'inquiétant. On avait nos habitudes dans les quartiers comme Libération, Gambetta, Carabacel, la Buffa, et même dans les collines. Mais dans les années 90, quelque chose a changé.

Les insultes, les regards, l'exclusion

D'un coup, être juif à Nice est devenu plus compliqué. J'ai vu des commerces cacher se faire taguer. J'ai entendu dans les marchés des réflexions du type : « Regarde-les, ceux-là, ils prennent toute la place », « Toujours à pleurnicher avec leur Shoah. » Dans les années 2000, les attaques sont devenues plus violentes. Une amie s'est fait cracher dessus en sortant de la synagogue Deloye. Mon mari a reçu un coup d'épaule volontaire dans la rue avec un murmure à peine caché : « Sale sioniste. » Mais ce n'était rien comparé à ce qui allait suivre.

Le basculement des années 2010-2020

J'ai vu mes petits-enfants rentrer de l'école en pleurant parce qu'on les avait traités de « sales Juifs ». J'ai entendu des voisins dire que « les Juifs contrôlent la mairie », alors que nous étions de plus en plus mis à l'écart. Puis, il y a eu des drames : une connaissance agressée à la sortie d'une épicerie casher, des croix gammées taguées près des synagogues, des commerçants juifs qui reçoivent des menaces anonymes. Même dans les institutions, la situation s'est dégradée. J'ai un neveu qui a voulu ouvrir un restaurant caché à Nice Ouest : on lui a fait comprendre que ce ne serait pas bien vu. Des amis enseignants m'ont raconté que certains collègues minimisent les actes antisémites en classe pour « ne pas faire d'histoires ». Et puis, il y a la peur. La peur qui s'installe doucement mais sûrement. Aujourd'hui, beaucoup de familles juives évitent de dire leur nom au téléphone pour une réservation. Certains ne mettent plus de mezouza sur leur porte. Moi-même, je ne porte plus mon étoile de David en public.

Pourquoi je témoigne

Parce que j'ai vu ma ville changer sous mes yeux. Parce que l'antisémitisme n'est plus caché, il est partout, dans la rue, dans les écoles, dans les institutions. Parce que je ne veux pas que mes petits-enfants grandissent avec la peur d'être ce qu'ils sont. Nice, ma ville, n'est plus celle que j'ai connue. Et si nous ne faisons rien, elle ne le redeviendra jamais.

Raphaël

Je m'appelle Raphaël, j'ai 48 ans, et je travaille dans le système judiciaire à Nice depuis plus de vingt ans. Je suis un homme de loi, profondément attaché aux principes de justice et d'égalité. Mais aujourd'hui, je prends la parole pour dénoncer ce que je vois chaque jour : un système qui, quand il s'agit d'affaires antisémites, fait tout pour minimiser, étouffer, classer sans suite.

Une justice à deux vitesses

Nice est une ville où l'antisémitisme est bien réel, mais dans les tribunaux, c'est une autre histoire. Dès qu'une affaire à caractère antisémite arrive sur un bureau, la méthode est claire : « Il ne faut pas en faire trop et se hâter lentement. » J'ai vu des plaintes pour agressions antisémites être classées en moins d'une semaine, faute de « preuves suffisantes », alors que les victimes avaient des certificats médicaux, des témoins, parfois même des vidéos. En revanche, d'autres types d'affaires, avec moins d'éléments, aboutissent rapidement à des mises en examen. J'ai vu des auteurs de violences antisémites repartir libres avec un simple rappel à la loi, alors que dans d'autres dossiers similaires, les sanctions étaient beaucoup plus sévères.

Les pressions et le silence

Quand un avocat ou une victime insiste trop, on lui fait comprendre qu'il ne sert à rien d'aller plus loin : « Vous voulez vraiment faire du bruit avec ça ? », « Ce n'est pas bon pour la cohésion sociale », « Vous allez envenimer la situation. » Les forces de l'ordre elles-mêmes sont parfois découragées de pousser trop loin leurs enquêtes sur ces affaires. J'ai entendu un commissaire dire : « Si on creuse trop, on va avoir des emmerdes. »

Et puis il y a les plaintes qui disparaissent mystérieusement, les dossiers qui traînent dans les méandres administratifs jusqu'à ce qu'ils ne soient plus exploitables. J'ai vu des victimes juives se battre pendant des années pour obtenir justice, avant d'abandonner, épuisées par les lenteurs et le mépris.

Des juges qui ont peur de statuer

Certains magistrats, même ceux qui sont sincèrement attachés à la justice, hésitent à qualifier les faits d'antisémites. Parce que cela oblige à prononcer des peines plus lourdes, parce que cela crée un précédent, parce que cela attire l'attention des médias.

Un jour, en réunion, j'ai entendu un collègue dire à propos d'une affaire où un homme juif avait été agressé : « Si on qualifie ça d'attaque antisémite, on va se retrouver avec une polémique sur les bras. Autant rester sur des violences classiques.. puis rien. » Voilà comment l'antisémitisme est dilué, minimisé, effacé du champ judiciaire.

Pourquoi je parle aujourd'hui

Parce que j'ai honte. Honte de voir la justice détourner le regard quand elle devrait protéger. Honte de voir des victimes juives abandonnées par le système. Honte d'être un rouage d'un mécanisme qui préfère le silence à la vérité. L'antisémitisme à Nice existe, et il est violent. Mais si la justice refuse de le nommer, de le condamner, alors elle devient complice. Aujourd'hui, je refuse de me taire. Parce que la justice ne peut pas être une justice de lâches.

Lisa

Je m'appelle Lisa, j'ai 42 ans, et je suis journaliste depuis près de vingt ans. J'ai couvert des affaires de corruption, des mouvements sociaux, des scandales politiques. Mais ce que je vois à Nice depuis quelques années me révolte profondément : une mairie qui se drape dans de grands discours contre l'antisémitisme, tout en laissant ce poison s'installer jusque dans ses propres murs.

Les belles paroles, l'inaction totale

À chaque acte antisémite, la mairie réagit de la même manière. Un communiqué indigné. Un tweet solennel. Une cérémonie avec des bougies et des gerbes de fleurs. Et après ? Rien. Pas de mesures concrètes, pas de sanctions, pas de politique réelle pour protéger les victimes et prévenir la haine. Quand des associatifs juifs sont menacés, quand des citoyens juifs sont agressés dans la rue, les élus municipaux condamnent vaguement « toutes les formes de haine », sans jamais nommer clairement l'antisémitisme. Comme si dire le mot « juif » était un problème. Et ça, c'est quand ils condamnent, parfois ils ne disent rien. Et pourtant, dans les quartiers, tout le monde sait ce qu'il se passe.

Une ville gangrenée par l'antisémitisme... jusque dans ses institutions

Le plus révoltant, c'est que la mairie elle-même est gangrenée par ce mal. Dans certains services, des fonctionnaires juifs sont mis à l'écart, rabaissés, victimes de blagues ignobles ou de sous-entendus sur leur supposée richesse ou leurs « réseaux ». J'ai recueilli le témoignage d'un employé municipal à qui l'on a dit, après une promotion refusée : « Tu devrais demander à tes amis du CRIF, ça passera mieux. » Dans la police municipale, certains ferment les yeux sur les insultes et agressions antisémites.

J'ai même entendu un cadre dire, après une plainte déposée par une personne juive : « Encore eux ? Ils ne peuvent pas régler ça autrement ? » Et que dire des membres de la mairie et des élus eux-mêmes ? Certains, en privé, n'hésitent pas à tenir des propos douteux, à plaisanter sur « la communauté qui contrôle tout ». D'autres font des alliances électorales avec des individus qui flirtent dangereusement avec l'extrême droite et ses idées nauséabondes.

Des promesses jamais tenues

À chaque campagne électorale, la mairie promet de lutter contre l'antisémitisme. On parle de renforcer la sécurité autour des écoles juives, d'éduquer les jeunes contre la haine, de soutenir les associations qui luttent contre la haine. Mais dès que les projecteurs s'éteignent, tout s'évapore. Les budgets alloués à ces actions sont ridicules. Les plaintes pour actes antisémites restent souvent sans suite. Et quand des citoyens juifs viennent demander du soutien, on leur répond avec des banalités creuses, quand ce n'est pas avec un soupir agacé.

Pourquoi je parle aujourd'hui

Parce que l'hypocrisie doit cesser. Parce qu'on ne combat pas l'antisémitisme avec des bougies et des discours bien calibrés. Parce que dans les faits, Nice est devenue une ville où être juif est de plus en plus difficile, et où ceux qui devraient agir préfèrent détourner le regard. J'écris ces lignes avec colère, mais aussi avec espoir. L'espoir qu'un jour, on arrêtera de se contenter de symboles et qu'on passera enfin à l'action.

Gabriel

Je m'appelle Gabriel, j'ai 39 ans, et je vis à Nice depuis toujours. Mon quartier, Libération, je l'ai vu évoluer, se transformer. Mais aujourd'hui, y vivre en tant que Juif, et pire, oser le montrer, c'est une épreuve de chaque instant. Je vais vous raconter une journée type. Pas une journée exceptionnelle, non. Une journée comme tant d'autres.

Matin : premier regard de travers

Je sors de chez moi vers 8h30 pour aller travailler. Comme chaque matin, je mets ma kippa, parce que c'est mon identité, ma foi, et que je refuse de la cacher. Et dès que je passe la porte de mon immeuble, je sens les regards. Ce n'est pas de la paranoïa, c'est une réalité. À peine sur le boulevard Joseph Garnier, un type me croise et marmonne : « Putain, encore un. » Un autre, assis sur un banc près du marché de la Libé, ne se gêne pas pour être plus direct : « Tiens, voilà le banquier du quartier. »

Dans le tram : l'hostilité monte d'un cran

Je descends vers l'arrêt Libération pour prendre le tram. Là encore, les regards. Certains évitent de s'asseoir à côté de moi, d'autres chuchotent. Une fois, un ado m'a carrément fait une quenelle en rigolant avec ses potes. Une autre fois, un homme d'une quarantaine d'années a soufflé : « Ils se sentent vraiment chez eux, ceux-là. » Ce matin-là, en montant dans le tram, une femme me bouscule volontairement et lâche : « C'est pas un quartier pour vous ici. »

Midi : Gare Thiers, le danger monte

Je dois me rendre près de la gare pour un rendez-vous. Là-bas, c'est encore pire. Il y a des coins que j'évite instinctivement. Rue d'Italie, trop d'agressivité. Devant la gare, des groupes de jeunes traînent et je sais qu'ils n'attendent qu'une chose : une cible. Un jour, en passant devant eux, j'ai entendu : « Sale Juif, rentre chez toi. » Un autre jour, c'est une canette vide qui a volé dans ma direction. Pas un mot d'excuse. Juste des rires. Aujourd'hui, j'accélère le pas. Ne pas répondre, ne pas provoquer. Mais pourquoi je devrais marcher vite dans ma propre ville ?

Soir : rentrer sans encombre

En fin de journée, je retourne à Libération. Il fait nuit, et là, le malaise est encore plus grand. En remontant l'avenue Malausséna, je croise un petit groupe. L'un d'eux s'arrête net en me voyant : « Regarde-le avec sa kippa... On est où là ? » Je pourrais répondre. Je pourrais hurler que je suis chez moi, ici. Mais je sais comment ça se termine, ces histoires. Alors je baisse la tête et je continue.

Pourquoi je parle aujourd'hui

Parce que c'est ça, ma vie. Parce que porter une kippa à Nice, dans certains quartiers, c'est une provocation pour certains. Parce que je suis insulté, moqué, menacé, simplement pour être moi-même. Et parce que le pire, c'est que personne ne réagit. Personne ne dit rien. Ceux qui entendent détournent le regard. Ceux qui voient changent de trottoir. Je refuse d'avoir peur. Mais chaque jour, la peur est là. Et elle ne devrait pas l'être.

Michelle

Je m'appelle Michelle, j'ai 45 ans, je suis chercheuse en sciences sociales et j'étudie depuis des années les dynamiques politiques et culturelles à Nice. Ce que j'ai découvert en analysant le tissu associatif et événementiel de la ville est glaçant : sous des apparences de fraternité et de diversité culturelle, un antisémitisme rampant s'est installé, aussi bien à gauche qu'à droite.

Un antisémitisme sous couvert d'engagement social et culturel
Nice regorge d'associations et de collectifs qui se revendiquent progressistes, inclusifs, ouverts sur le monde. Mais derrière les discours officiels, dans les réunions privées, sur les groupes de discussions internes, un autre langage se tient. Prenez certaines associations dites « antiracistes » : elles dénoncent toutes les formes de discrimination... sauf quand il s'agit des Juifs. Là, d'un coup, le silence s'installe. Pire encore, certaines n'hésitent pas à relayer des discours qui flirtent avec l'antisémitisme sous couvert de « critiques légitimes ». Lors d'un événement sur le colonialisme auquel j'ai assisté, une intervenante a déclaré devant un public conquis : « Il y a des dominations qui s'exercent encore aujourd'hui... et vous savez très bien de qui je parle. » Le sous-entendu était limpide, et personne n'a bronché. Dans une autre association de quartier, qui prône le « vivre-ensemble », des militants ont diffusé des tracts reprenant des théories complotistes sur « les Juifs qui contrôlent les médias et la finance ». Quand une personne a osé s'en offusquer, on lui a répondu : « Ne sois pas naïf, ouvre les yeux. »

L'extrême gauche et l'antisémitisme masqué

Le phénomène est encore plus flagrant dans les cercles militants d'extrême gauche niçois. Officiellement, ils prônent la justice sociale et l'égalité. Mais dans les faits, il suffit d'évoquer Israël pour voir surgir les discours les plus haineux. Je me souviens d'une discussion où l'un des responsables d'un collectif local affirmait :

« Les sionistes sont les nouveaux nazis. » Et dans ces milieux, « sioniste » ne signifie pas simplement « pro-Israël » : c'est devenu un mot-code pour dire « Juif », sans jamais le dire ouvertement. Lors d'un festival culturel où je faisais une enquête, j'ai entendu des organisateurs dire à voix basse : « On ne veut pas de ceux-là ici. » Quand j'ai demandé qui étaient « ceux-là », la réponse a été un sourire entendu.

La droite niçoise et ses vieux relents antisémites

Mais ce mal ne touche pas que la gauche. La droite niçoise, bien ancrée dans la ville, n'est pas en reste. Et c'est sans compter l'extrême droite qui est très puissante à Nice. Dans certains cercles conservateurs, les vieilles obsessions reviennent : « Les Juifs ne sont pas vraiment d'ici. », « Ils ont trop d'influence sur la culture et l'économie locale. » Lors d'un colloque organisé par une association historique niçoise, un intervenant a osé dire que « la culture locale est menacée par des influences étrangères ». Et quand j'ai demandé à qui il faisait allusion, la réponse a été immédiate : « Vous savez bien, il y en a qui ne sont jamais assez niçois pour être de vrais Niçois. »

Les institutions culturelles complices par lâcheté

Le plus terrifiant, c'est que ces discours se retrouvent jusque dans certaines institutions culturelles officielles. Des théâtres, des maisons de la culture, des festivals cautionnent, par opportunisme ou par lâcheté, ces tendances. J'ai vu des événements empêchés sous prétexte qu'ils étaient organisés par des intellectuels juifs. J'ai vu des artistes mis à l'écart parce qu'ils étaient perçus comme trop « juifs ». Et tout cela se fait en douceur, sans fracas, dans une hypocrisie totale.

Pourquoi je parle aujourd'hui

Parce qu'il est temps d'arrêter de faire semblant. L'antisémitisme à Nice ne se limite pas aux insultes dans la rue ou aux agressions visibles. Il est là, dans les associations, dans les cercles culturels, dans les institutions, sous des formes insidieuses, travesties en « critiques légitimes » ou en « débats ouverts ». Nice, cette ville qui se vante d'être un carrefour de cultures, est en train de se gangrener de l'intérieur. Et si nous ne dénonçons pas ce poison maintenant, il sera bientôt trop tard.

valery

Je m'appelle Valery, j'ai 43 ans. Voilà ce que je peux vous dire sur la situation à Nice, ville de lumière, de mer et de pierres chaudes. Ville de tourisme, de folklore, de grands discours sur la fraternité. Ville où l'on se gargarise de tolérance pendant que, dans l'ombre, l'antisémitisme se répand comme une moisissure sur les murs des vieilles institutions. Car c'est bien cela, Nice aujourd'hui : un décor en trompe-l'œil. Une façade bien entretenue pour les visiteurs, tandis qu'en dessous, la structure pourrit.

Un poison bien intégré

Je parle en connaissance de cause. Moi aussi, j'y ai cru, à cette ville ouverte, méditerranéenne, où toutes les cultures se croisent et se mélangent. Mais derrière l'image carte postale, la réalité est brutale. Quand on est Juif à Nice, on apprend vite à décoder les regards, les silences gênés, les blagues à peine voilées : « Oh, vous les Juifs, vous savez vous organiser. », « Toi, au moins, t'as des appuis, non ? », « Fais gaffe, on va encore dire que c'est un coup de ton réseau. » C'est subtil, c'est distillé au quotidien. Pas forcément un grand cri de haine, mais un poison lent, perfide, bien intégré dans les mentalités.

Des institutions complices ou lâches

Et que fait la mairie ? Elle organise des commémorations. Elle fait de jolis discours, allume des bougies, pose des plaques. C'est bien, les plaques. Ça ne parle pas, ça ne dérange personne. Ça permet de dire « regardez comme on est engagés », tout en ne faisant absolument rien. Parce que dans la vraie vie, quand on signale des insultes, des attaques, des discriminations, que se passe-t-il ? Rien. Ou pire : des soupirs. Des « vous comprenez, c'est compliqué ». Des « on ne peut pas tout régler ». Alors l'antisémitisme continue, tranquillement. Dans les associations sociales ou philosophiques où certains refusent de programmer une intervention parce qu'elle est trop « juive ».

Dans les cercles militants où l'on ne cache même plus son obsession contre « le lobby sioniste ». Dans l'administration où des dossiers traînent étrangement plus longtemps quand ils portent certains noms.

Un système gangrené

Le plus ironique ? C'est que cet antisémitisme n'est même pas homogène. Il se niche partout, à gauche, à droite, chez les bourgeois bien-pensants comme chez les marginaux en colère. Il se pare d'intellect, de fausse analyse géopolitique, de populisme, d'identité locale.

À droite, on nous considère toujours comme « pas vraiment d'ici ».

À gauche, on nous voit comme « des dominants ».

Dans certains quartiers, on est juste des cibles faciles.

Et moi, là-dedans, je fais quoi ? Je dois me taire ? Me cacher ? Faire semblant de ne pas voir l'érosion, le basculement progressif vers un monde où, bientôt, il ne sera même plus question de nous exclure discrètement, mais de nous effacer totalement ?

Non. Je refuse.

Nous ne serons pas des ombres

Si l'on doit reconstruire quelque chose dans cette ville, ce n'est pas un énième monument commémoratif. Ce n'est pas une nouvelle cérémonie de façade. C'est un véritable combat contre ce mal qui s'est incrusté partout. Mais pour cela, il faudrait avoir le courage de le voir en face. D'arrêter de détourner le regard. De cesser de nous dire que nous exagérons, que nous voyons du racisme partout, que nous sommes paranoïaques. L'antisémitisme à Nice n'est pas une rumeur, ce n'est pas un fantasme. C'est une réalité. Une réalité que je vis chaque jour. Et que je refuse d'accepter.

VICTIME D'ACTES RACISTES AU SEIN DE LA VILLE DE NICE?

ON VOUS ECOUTE

Nous attendons vos témoignages sur notre page Instagram @nagamedias
(DM ouvert, anonymat possible et bienveillance garantie)

Loi n° 90-615 du 13 juillet 1990: "Toute discrimination fondée sur l'appartenance ou la non-appartenance à une ethnie, une nation, une race ou une religion est interdite. L'Etat assure le respect de ce principe dans le cadre des lois en vigueur.

Association NAGA
Nice

www.nagapanik.fr

06 08 26 74 77

naga.panik06@gmail.com



**Reconstruire
Le Monde**

Instagram, Thread, Mastodon, Bluesky :
NAGAMEDIAS

Facebook, TikTok, YouTube, X :
NAGAPANIK

